

sujets découleront naturellement les démarches « inter-Pays » qui devront être avalisées par le comité syndical du Parc.

DR. RENÉ-PIERRE SIGNÉ  
Président du Parc

Alain Vieillard

## Drôle de Pays !

Drôle de pays, où par tradition le conte reflète l'esprit. Les grand-mères en bonnet de dentelle ont quitté l'âtre chaud des veillées et lorsque souffle le morvange dans les vallons neigeux, les galvachers, hommes de fer, accotés aux crèches de leurs bœufs, n'évoquent plus ces misères d'un temps où les récits éduquaient les enfants. Pourtant, c'est la parole qui nous fit en partie et pour aujourd'hui, c'est ce moyen que j'ai choisi ! Voici un conte de notre temps qui, au-delà des mots, exprime mes sentiments de morvandiau.

De très nombreuses croyances, aussi vieilles que l'humanité, évoquent les couloirs du temps et leurs possibilités. Le dogmatisme religieux lui-même, malgré ses certitudes, assimile parfois ce principe que la science a démontré dans une théorie appelée : la relativité et cette mise à l'heure de nos pendules cosmiques, inspirée par les travaux d'Einstein (prix Nobel de physique, qui restera dans l'histoire comme l'un des plus grands savants de ce siècle de changement), a marqué le monde scientifique et profane, au point que l'on peut effectivement s'interroger sur cet « espace temps » fluctuant, dépassant notre entendement. Du moins, celui des gens qui, comme vous et moi sont des humains moyens ! Ceci étant évidemment encourageant pour tenter de mener sa vie à bien, mais insuffisant pour

expliquer cette étrangeté avec soin. Cependant, parce que nous ne sommes pas tout à fait « beurdins », nous pouvons imaginer le quiproquo provoqué par ce temps incertain qui, s'étant comme on dit vulgairement : « mélangé les pinceaux », aurait projeté parmi nous, un ancien morvandiau, voire un groupe de galvachers sabotant en retour de campagne, devant leurs bœufs rougeauds, ou encore des « fouâssus » ayant dans les bras et les reins, une journée de « dard » bien manié, du lever du soleil à son coucher. Ces « pépés » qui en réalité n'en seraient pas vraiment, puisqu'ils auraient l'âge de leur temps et non celui du nôtre, seraient sans doute très étonnés de se retrouver sur la place centrale d'Anost, ou ailleurs en Morvan, un dimanche matin de « voui-kend » estival, animé. Et j'imaginerai volontiers ces drôles, plantés là, qui, « l'aiguion » à la main, qui, le « râtelot » sur l'épaule, s'exclament à tout va.

– *Cré lou-wérou mon vâlot, l'aivou qu'on ô !*

Regroupés en tas serré, tout « ébarlutés », mais décidés à défendre leur intégrité, ils brandiraient cognées et faux, prêts à « yâtrer » ces « gailipottes » jamais vues, randonnant le sac au dos et le mollet nu, ou ces « peuts » circulant dans des ferrailles mobiles, sans bœufs, ou tout autre famine engéance qui, à n'en point douter, ne leur inspirerait guère confiance. Puis, s'encourageant mutuellement, l'outil pointé, leurs commentaires appropriés (en patois du haut ou du bas Morvan, mêlant la dominante A, à la dominante O), concerneraient certainement ce « look » étudié, qui fait le charme de notre modernité.

– *A gad lu, châ l'ô vilingne !*  
– *Yâta ine honme, ô yâta aine fonne ?*  
– *L'djiâbe me beurce ! quouaique yo qu'lé denrées laites ?*  
– *L'tounârre me brêule ! souait qui seu saoul, souait qui seu d'veni fou !*

La suite, facile à imaginer, consisterait à les aborder prudemment, afin d'essayer de leur résumer la situation à l'aide de laborieuses explications, racontant le pourquoi et le comment de ce radical changement. Là, ils découvriraient



André Coudre (Anost)  
fête de la Vielle, Anost – Août 1992.  
Photo : Marc Rozanski

surpris et tout en vrac, le « nec plus ultra » de notre technologie : l'automobile, le tracteur et sa « cibi », le congélateur, la télé, sans omettre l'eau sur l'évier et les « ouâtères » adaptés à nos personnalités, le téléphone ou la machine à laver, ni ces autres commodités, symboles d'un progrès enfin arrivé. Ils seraient aussi émerveillés par les congés payés, la sécurité sociale, les soins à domicile, le cinéma et les lumières venues de la ville et peut-être même par la sirène des pompiers, perchée sur sa toiture municipale qui, plus souvent qu'à son tour, fait un « raffut » infernal. Enfin, tous réunis, on leur ferait visiter ce pays qui jadis était le leur, afin de leur montrer combien nous avons avancé sur le chemin du bonheur.

– Anost, station verte de vacances ! Une commune d'avenir comme de traditions, quelque 700 habitants permanents à l'aube du troisième millénaire, contre 3856 en 1880, luttant face à la désertification et à l'assimilation, un



Montat – Mars 1992. Photo : Marc Rozanski

monde paysan en pleine expansion qui, avec neuf exploitations agricoles encore en activité, tente d'occuper un terrain qui en comptait 350 en 1920 ! Un bout de Parc naturel enrésiné, enfriché, une réserve de nature à portée de votre voiture... Ceci valant évidemment pour le reste du Morvan !...

Avant cette virée, nos visiteurs du passé paraissaient satisfaits, presque joyeux de constater que leur vieille sueur de paysans miséreux, de petits artisans, d'ouvriers mal payés, de charretiers, de boeufiers, de toucheurs, de galvachers ou de flotteurs contraints d'abandonner leurs foyers, comme les larmes des nourrices, ou le sang versé pour des guerres imbéciles, semblaient en partie justifiés par cette avancée qu'ils n'auraient pu deviner. Cependant, lorsqu'ils ont vu leurs anciens champs, jadis péniblement arrachés à notre terre ensauvagée, devenus sapinières ou friches échevelées, on a bien senti qu'ils n'étaient pas contents et on

eut beau leur expliquer que c'était une nouvelle société tournée vers les cités, que l'Europe aidant, il fallait s'adapter au changement, ils restèrent muets, plantés là, comme des « piquins-piquets ». Face aux allées et venues des touristes curieux qu'on avait pas prévues, désireux d'examiner au mieux ces citoyens rustiques, fleurant bon l'authentique.

– Dou you speak english ? leur demanda un anglais nouvellement installé, accompagné de son allemand préféré, lui-même précédant une flopée de hollandais, dégustant en commun, le demi-yaourt négocié chez l'épicier voisin.

– *Chi piche aine goutte ?* rétorqua un de nos mécréants qui, inspiré subitement, s'en fut soulager sa vessie contre « *lai piaichie* » sise à proximité.

– Oh ! It's schoking ! dit l'européen troublé par ce manque d'hygiène caractérisé, aussitôt relayé par ses copains de parking, dont un teuton têtu et un suisse propre qui se mirent en devoir d'évangéliser

nos païens, tandis qu'un hollandais musicien, le cul cousu de florins, jouait une bourrée améliorée, afin de calmer une éventuelle colère morvandelle.

L'affaire en était à ce point où tout pouvait arriver, quand on vit surgir soudain, des intellectuels encadrés de parisiens de Paris, eux-mêmes suivis d'artistes civilisés, d'ethnologues confirmés, de conseillers en tout et en rien, de membres de comité, d'animateurs d'ici ou d'ailleurs et jusqu'à des élus. Des maires en portraits ou en pied, certains nommés généraux par conseils interposés, des présidents sénateurs, des députés réélus... Enfin, il en venait tant et plus.

– Ah ! Les braves gens ! qui voulaient nous aider grâce à leurs avis autorisés.

Comme ils savaient tout sur nous, ayant étudié avec soin l'essentiel de nos besoins, ils entreprirent d'expliquer aux anciens, les tenants et les aboutissants de ce nouveau Morvan, étant entendu

que ce dernier se devait d'être revu et corrigé, compte-tenu d'une actualité dont ils espéraient tous profiter.

Désormais, l'économie locale se conjuguerait au passé, finies les vieilles identités territoriales et vive les «Pays», les syndicats de ceci, ou de cela, les bassins d'emplois cha-peautés par les cités... Et surtout par leurs édiles... Faute de quoi, le monde rural marginalisé, n'aura plus rien à espérer... Enterrée l'agriculture de grand-papa, grâce aux primes, aux piqûres et aux vaches écornées, aux labos carrelés, aux fromages aseptisés, car le lait cru (qui l'eut crû ?), est néfaste à la santé... Et puis, souhaiter vivre en son huis et travailler ici, quelle ânerie ! D'ailleurs, à Bruxelles, ils l'ont dit : «le port des sabots, c'est interdit»...

Bourgogne centrale scandait un «national»... Bourgogne verte ! criait un «régional»... Pays du niver-nais, de l'auxois, de l'autunois ! clamaient des «départementaux», applaudis par quelques «locaux», tous avides d'augmenter leur pouvoir au détriment des morvandiaux... En toile de fond, resurgissaient les vieux anathèmes déjà largement octroyés à ce Morvan brisé, afin d'en justifier l'écartèlement. À croire que nous n'avions toujours ni bon vent, ni braves gens...

- Dame ! comment être d'un Pays quand on refuse de voir la géologie, la climatologie, l'hydrographie, sans compter la vie propre à ces femmes et à ces hommes, hauts en couleurs, qui traversèrent les millénaires de nos petites montagnes, avec, de Vézelay à Bibracte, semblable esprit et même cœur ! Les anciens pétrifiés, secs et noueux comme pommiers sauvages, avaient le poing serré, du fond du puits de leurs yeux, ils regardaient sans voir ces beaux messieurs, que l'histoire nous envoie à intervalles réguliers, juste pour nous expliquer qu'on n'a pas le droit d'exister. En tout cas, pas comme ça, puisqu'il est dit depuis

longtemps déjà, que ce Morvan des mécréants est par trop dérangeant.

On comprit brusquement que les choses allaient se gâter, lorsqu'on vit nos visiteurs du passé, manches retroussées et verbe haut, tailler dans une «*tolle d'aigouriau*», ces bâtons chers aux toucheurs qui, plus qu'à mener les rougeauds, servaient aussi à mettre à plat certains conflits. Surtout quand on froissait par trop l'âme et le cœur des gens d'ici... Et alors qu'au loin, couvrant les chants d'oiseaux, on pouvait entendre des pétarades de motos dites vertes, des rugissements de 4 x 4 ou des tronçonneuses en «solo», coupant le bois à blanc, pour une filière dont on ne profitait pas, on vit venir à nous, ceux-là qu'on n'avait pas souhaité rencontrer et que le hasard d'un temps fluctuant, nous avait imposés. Ils juraient tels des damnés, courant sus à notre troupe médusée, la trique levée.

Déjà, les autres, en bons apôtres, s'esquivaient discrètement, affirmant qu'après tout, ils n'étaient guère concernés par ce courroux, car l'affaire relevait d'un passé, d'un présent entre semblables gens d'une même terre et qu'il fallait mieux laisser les aïeux se débrouiller avec leurs descendants morveux. Comme les furieux arrivaient sur nous, moulinant du houx, un bruit épouvantable, un hululement strident poussé par cent mille diables, vint encore bousculer le cours du temps, faisant s'évanouir en fumée ces voyageurs inopinés et je me réveillai étonné, au musée des Galvachers, où, profitant de la quiétude des lieux, je m'étais assoupi quelques instants, heureux. Là, parmi tous ces objets inanimés,

mais à l'histoire profondément marquée, j'avais fait un rêve exagéré, un devoir de mémoire dont je ne saurais jamais la finalité, car là-haut, face aux cieus, la sirène infernale posée sur sa toiture municipale, crachait ses décibels, me plongeant de nouveau dans la réalité de notre actualité morvandelle... Drôle de Pays, où les récits sont inscrits dans chaque pierre, chaque ruisseau, où dans le silence des arbres, rôdent d'intenses présences qu'il nous faut deviner, à défaut de pouvoir les interroger, où chaque objet fabriqué, inventé au gré des besoins de l'infortune, chante l'homme ancien et enchante l'homme nouveau qui y trouve son unité et sa part de vérité, même si au pays des morvandiaux, certains contes semblent venus de la lune !

En 1880, Louis de Courmont, poète de Château-Chinon, nous résumait avec humour, en chanson :

*J'seus l'Morvandjiau, cheu l'bon copain, quanque yé tō c'que m'faut, ran n'me manque !*

*quand cheu pas m'laide, i m'pourte bin, i seu héru quand tō m'contente...*

Il y a là, deux rimes dont nous avons fait nos choux gras depuis longtemps déjà et qui, dans l'imprenable forteresse de nos mémoires, expriment bien plus qu'une galéjade futile.

ALAIN VIEILLARD

P.S. Les conventions habituellement liées à l'écriture, exigent que pour chaque mot ou chaque phrase d'un texte, non répertoriés dans le dictionnaire de la langue française (comme par exemple : le patois ; ici en italique), une traduction soit ajoutée sous forme de lexique. Pour moi, je n'en donnerai pas, comprenez qui pourra, ou qui voudra ! ■



Fête de la vielle - Août 1992. Photo : Marc Rozanski